

dernière main. Plusieurs chambellans de l'Empereur survinrent pour le même objet, tout le monde donna les plus grands éloges à l'artiste, et d'une voix unanime, on déclara que le portrait était fort ressemblant. Cette dernière assertion n'était pas d'une parfaite exactitude, et, à vrai dire, le peintre avait singulièrement flatté son modèle, c'est une réflexion que chacun faisait à part soi. Un seul homme observa que le portrait était beaucoup mieux et plus jeune que l'original, c'était Blangini.

— Ah ! dit David d'un ton railleur et expressif, eh bien, allez le lui dire.

La naïveté du musicien avait soulevé quelques murmures, un éclat de fou rire accueillit la boutade de David. Blangini sentit qu'il avait dit une sottise, il perdit contenance, et se retira couvert de confusion.

C'est au même compositeur qu'on a attribué une autre distraction qui serait vraiment incroyable si elle n'était attestée par des témoins dignes de foi. — Un jour, Blangini assistait à la noce d'un de ses amis, le notaire venait de lire les clauses du contrat de mariage, que toutes les personnes présentes s'empressèrent de signer, invité à son tour à apposer son nom au bas de l'acte, Blangini, la plume à la main, resta là pendant deux minutes, indécis, immobile, visiblement embarrassé et dans l'attitude d'une profonde méditation.

— Signez donc, lui dit un de ses voisins que ce retard impatientait.

— Monsieur, répliqua le musicien, tuez-moi d'embarras, faites-moi donc le plaisir de me dire comment je me nomme.

Grétry avait des ridicules et des manies qui lui valurent plus d'une épigramme. L'étrangeté de son costume un peu trop fidèle aux vieilles traditions, lui attira des sarcasmes qu'il repoussait toujours victorieusement et avec un aplomb imperturbable, on riait surtout de bon cœur en voyant sur sa tête vénérable une perruque à frimas de la forme la plus grotesque, véritable caricature des usages de nos aïeux. Il portait cette coiffure excentrique lors d'une visite que Napoléon fit, en 1804, à l'institut, dont toutes les sections étaient réunies pour le recevoir. Le premier Consul passait devant le fauteuil de chaque académicien, saluant les uns, causant familièrement avec les autres. Quand vint le tour de Grétry, Napoléon, qui ne le connaissait point encore, ne put s'empêcher de sourire à l'aspect de son lugubre accoutrement.

— Quel est votre nom ? lui dit-il.

— Grétry, répondit laconiquement le célèbre compositeur.

Le premier consul s'éloigna, mais quelques minutes après, repassant devant le fauteuil du maestro, il renouvela sa question.

— Quel est votre nom ?

— *Toujours* Grétry, répliqua le musicien avec un admirable sang-froid.

Ce petit incident amusa beaucoup Napoléon, qui plus tard apprécia de plus en plus l'éminent compositeur et témoigna la plus vive admiration pour son génie.

Les habitués de l'Opéra, sous l'Empire et sous la Restauration, n'ont sans doute pas oublié Lavigne, un des plus habiles chanteurs de cette époque. Celui-là était aussi un original, mais d'une espèce rare, c'était le type de la bonhomie, du dévouement, de l'abnégation. Lavigne n'avait rien à lui, tout était à ses amis, à ses camarades, quelquefois même au premier venu. Voilà encore un genre d'excentricité qui tend à disparaître chaque jour, sous ce rapport, les mœurs dramatiques se sont singulièrement modifiées, nos artistes sont devenus pieux, rangés, économes, les plus huppés possèdent des rentes sur l'État, les plus chétifs ont des fonds à la Caisse d'épargne, tous veulent assurer une superbe dot à leurs filles, et faire de leurs fils des notaires ou des agents de change. — Ces tendances sont assurément très louables, ces habitudes d'ordre et de sagesse constituent un véritable progrès, la raison et la morale sont toujours d'excellentes choses. Mais que voulez-vous ? un vieillard ne s'affranchit pas aisément des impressions, des souvenirs, des préjugés de sa jeunesse. Eh bien ! je vous l'avouerai à ma

honte, ce qui se passe aujourd'hui dans le monde dramatique ne me séduit que médiocrement, et il m'arrive parfois de regretter l'artiste tel qu'il était jadis, expansif, sympathique, dévoué, imprévoyant incapable du moindre calcul, toujours dominé par les émotions généreuses.

Lavigne était un de ces hommes-là. Voici à ce sujet une anecdote caractéristique.

Un matin Lavigne reçut la visite d'un jeune homme qui venait d'arriver de province. L'artiste ne l'avait jamais vu, mais à son aspect de vagues souvenirs s'éveillèrent tout à coup dans son esprit. Les traits de l'inconnu lui rappelaient un ami, une des plus vives affections de son enfance. Son cœur battait avec force, il se contentait cependant, et attendit que le jeune homme eut fait connaître les motifs de sa visite. Aux premiers mots d'explication, Lavigne était dans ses bras, ses pressentiments ne l'avaient pas trompé ; il avait devant lui le fils de son premier professeur de musique, qu'il n'avait pas revu depuis vingt-cinq ans. Sa joie était du délire, il riait, pleurait et chantait tour à tour.

— D'où viens-tu, disait-il, que ton père n'est pas avec toi ? L'excellent homme ! je veux le voir, entends-tu ? amène-le-moi tout de suite.

— Hélas ! monsieur, dit le jeune homme en soupirant, mon père est mort.

Est-ce possible ? Mort, sans qu'il m'ait été permis de l'embrasser une fois encore, et de lui dire un éternel adieu ! .. Mort, lui à qui je dois tout, ma position, mes succès, le talent que je possède ! Depuis six ans, au milieu des obstacles qui ont obstrué ma carrière, je me disais : Ne te décourage pas, travaille, tu as un grand devoir à remplir, il s'agit d'assurer le bien-être de celui qui a dirigé tes premiers pas dans la route des arts. — Telle était ma préoccupation constante. Et voilà qu'au moment où j'allais atteindre le but de mes efforts, il ne me reste plus qu'à pleurer sur une tombe.

Et le généreux artiste sanglotait, il se tordait les mains de désespoir. Puis à ses convulsions violentes succéda un profond abattement. Il resta là pendant quelques minutes, muet, immobile, dans l'attitude d'une douloureuse méditation. Enfin, reportant sur le jeune homme ses yeux humides de larmes.

— Pauvre ami ? s'écria-t-il, te voilà orphelin, seul au monde. Eh bien ! je serai ton père désormais. Tu es musicien sans doute, c'est moi qui m'occuperai de ton avenir. Dès aujourd'hui tu fais partie de ma famille.

Lavigne traita le nouveau venu comme son fils, il le fit entrer au Conservatoire, où, grâce à d'heureuses dispositions, il acquit promptement un très beau talent de violoniste. Deux ans après, le jeune homme faisait partie de l'orchestre de l'Opéra.

Quand il s'agissait d'obliger un ami, Lavigne ne reculait devant aucun sacrifice, au reste, il était paresseux par tempérament. Fort insoucieux de la fortune, il ne se préoccupait jamais de l'avenir, et après avoir quitté le théâtre, il se vit plus d'une fois dans une situation assez fâcheuse, il trouvait néanmoins le moyen de secourir de plus pauvres que lui. Un jour, apercevant un mendiant jeune et valide qui lui demandait l'aumône.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas ? lui dit-il.

— Hélas ! monsieur, si vous saviez combien je suis paresseux ! répondit le mendiant.

Lavigne fut touché de cet aveu si naïf, et n'eut pas la force de refuser à ce jeune vagabond de quoi continuer à ne rien faire. Aussi disait-il que, pour être assez bon, il fallait l'être trop.

Il donnait bien plus volontiers qu'il ne recevait, et ne faisait pas à tout le monde l'honneur d'accepter des bienfaits. Cependant il ne crut pas devoir refuser une pension que lui avait offerte un grand seigneur, le comte de R., mais l'artiste n'en conservait pas moins vis-à-vis de lui sa rude franchise. Un jour entre autres, il lui fit essayer une vigoureuse sortie, et le protecteur se contenta de dire après le départ de Lavigne.

— Comme je lui aurais répondu si je ne lui avais pas